

chrétienne, sont allés aveuglément jusqu'au bout. Ailleurs, on a vu la Réforme protestante s'émietter en sectes confuses, impuissantes à formuler un *Credo*, à constituer une Eglise, n'ayant plus entre elles d'autre lien qu'une même servitude vis-à-vis de l'Etat et une commune défiance à l'égard de la Papauté. En France, ce fut bientôt un affaissement général, l'hésitation, la faiblesse, la confusion dans l'exercice du pouvoir, une sorte de désagrégation, derrière laquelle on entrevoit déjà le socialisme et l'anarchie, fruits naturels du rationalisme et du libre examen, dans la vie sociale et politique. Ailleurs, comme nous vous le disions l'an passé, les âmes peut-être furent plus atteintes, mais l'Etat a compris la nécessité de s'attacher d'autant plus étroitement à l'idée religieuse qu'il la sentait amoindrie ; et alors, au lieu de repousser ce christianisme tronqué, il s'est identifié avec lui, et, de fait, il en a vécu.

En France, les individus sont restés catholiques dans leur conscience et dans leurs traditions domestiques, mais l'Etat a rêvé l'adaptation de l'idée rationaliste à la politique ; il en a fait un principe de gouvernement ; il a voulu vivre officiellement de la négation religieuse ; et c'est le pays, en tant que nation, qui a porté tout le poids de cette expérience d'athéisme dont nous voyons maintenant l'aboutissement.

Il a fallu du temps, nos Très Chers Frères, mais l'échéance était fatale, et vous allez le comprendre. La France que saint Remi baptisa fut, de tout temps catholique, comme la Turquie est musulmane et la Russie orthodoxe, comme l'Angleterre et l'Allemagne sont aujourd'hui protestantes.

La religion était à la base de toutes les institutions. Le pouvoir et le peuple, la législation, les mœurs, tout était chrétien. La foi vivifiait tous les organes du corps social. Elle se confondait avec le patriotisme ; et c'est dans cette puissante unité de vues que l'âme française puisait ses énergies, pour accomplir son œuvre civilisatrice d'abord, puis pour se reprendre aux heures de crise et se défendre elle-même contre les misères inhérentes à tout ce qui est humain ; c'est cette cohésion qui maintenait, en un faisceau compact, les éléments de notre vie nationale. Tous ceux qui ont su lire notre histoire, tous ceux qui ont eu l'intelligence du tempérament et du génie de la France, l'ont proclamée : " religion, liberté, grandeur du peuple français," écrivait M. Barthélemy Saint-Hilaire, que nous citons de préférence à cent autres, parce qu'il est d'hier et que, mêlé à nos luttes religieuses, il en parle en philosophe et en politique plus encore qu'en croyant, " religion, liberté, grandeur du peuple français, ce sont là des termes corrélatifs et inséparables. Je plains qui ne le voit pas ; et, pour moi je me sentirais coupable de ne point exprimer énergiquement ma conviction, quand elle est si arrêtée et si ferme."

Dans ces conditions, nos Très Chers Frères, n'était-il pas évident que toucher à la religion, c'était ébranler l'édifice tout entier, comme si, après en avoir miné les fondements, on en désagrégeait toutes les parties ?

N'était-il pas évident qu'imposer à la nation un pareil régime d'athéisme, c'était l'amener fatalement à rompre avec toutes ses traditions, la priver de ses ressources les plus fécondes,